

## UN LIVRE PAR JOUR

# Le Valais mythique de Charles Menge

Voici quelques années déjà visitant à Sion un Salon d'artistes valaisans, je découvris avec un singulier plaisir le tableau d'un peintre dont j'ignorais tout : il se nommait Charles Menge.

C'était une œuvre charmante, à la fois fraîche comme celle d'un naïf et d'une qualité technique qui laissait deviner la plus solide formation. Depuis lors, j'ai vu beaucoup d'autres œuvres de Charles Menge et il m'est apparu que l'artiste avait non seulement son univers bien défini mais une science picturale plus grande encore que je ne la lui avais d'emblée accordée.

Enfin et surtout, il devenait pour moi le peintre et le poète — c'est tout un — d'un certain Valais mythique : en d'autres termes, un peintre mythologique, par quoi il s'affirme artiste authentique, car sans mythologie personnelle il n'est point d'artiste digne de ce nom.

Ce préambule fera comprendre avec quelle satisfaction j'ai ouvert, feuilleté, étudié, regardé la belle monographie récemment parue et qui comporte un texte exemplaire de Maurice Zermatten, trop modestement intitulé « préface ». Je viens d'écrire que Charles Menge possédait sa mythologie — celle du Vieux Pays. Maurice Zermatten le dit en d'autres termes : « Nostalgie des bonheurs perdus qui frémissaient dans les paysages originels de la plaine, ces feuillus et ces pins... Villages de bois aux confins des automnes où tremblent des ormeaux dépouillés. Dormantes solitudes sous la chape des hivers qui appelaient l'ombre des morts sur leur veillée ».

A partir de là, les tableaux paysagistes de Menge — d'autres sont uniquement de figures — s'affirment pareils à des évocations légendaires — fêtes, amour et mort.

Maurice Zermatten l'explique : « L'enfance de Menge a recueilli l'écho assourdi du Moyen Age valaisan par la voix des mères conteuses qui semaient dans la

mémoire des enfants les processions nocturnes, les boucs maudits, les truies péchères, les diables cornus au manteau vert... »

De fait, Charles Menge est un peintre médiéval d'esprit — c'est un compliment — et sa peinture est très proche de celle d'un Brueghel l'ancien (plutôt que d'un Bosch, cher Zermatten) ce sont des compositions à multiples petits personnages distribués dans un vaste espace qu'articulent maisons ou accidents de terrain et il n'est pas jusqu'aux grandes figures humaines isolées qui n'aient une sorte d'accent breughélien.

Cependant, chez notre Valaisan, non seulement de multiples éléments féeriques interviennent qui ponctuent souvent le tableau, non seulement la mort y paraît plus fréquente, non seulement certaines apparitions fantastiques en gros plan sont invention originale, mais la couleur dominante de miel est propre au maître de Montorge.

En vérité, comme le dit encore Maurice Zermatten, « Charles Menge pourrait se dispenser de signer ses tableaux. Sa sensibilité, sa vision du monde se trahissent, se révèlent à chaque signe que la main légère trace sur la surface de la toile ».

Considérant un tel peintre, il était naturel que l'introduit tentât de le situer au sein de l'art contemporain, dont il parle brièvement mais non sans pertinence. Ce faisant, il apparente Charles Menge à Chagall, « autre maître du merveilleux naïf et raffiné qui semble parfois peindre pour les enfants ». Oserais-je le dire ? La comparaison me paraît à l'avantage du Valaisan, chez qui je vois non moins de science et bien plus de sincérité — du moins pour demeurer sur le terrain de la peinture, seul abordé par Charles Menge à ce que je crois.

Arnold KOHLER

« Charles Menge », éditions de la Matze, Sion.

## A LA DÉCOUVERTE DE CHARLES MENGE

Visages lunaires, paysages étrangement colorés dans lesquels fourmillent une multitude de petits personnages à la manière des peintres naïfs, filles de chair lourde avec des figures et des chevelures asiatiques, plus thaïlandaises que valaisannes, scènes brumeuses sinon floues des travaux quotidiens de la vigne, natures mortes et portraits d'un classicisme qui tranche à côté de l'originalité des autres œuvres : Charles Menge est le peintre valaisan que j'ai eu le plus de peine à approcher, puis à aimer.

Je ne connais pas l'homme, de vue seulement, barbe, cigarette, béret basque, et un visage qui n'a pas l'air d'ici, bien qu'il soit né à Granges qui fait partie aujourd'hui du territoire communal de Sierre, bien qu'il soit Sédunois de tout temps.

J'ai pris et repris, semaine après semaine, une partie de son œuvre, remarquablement reproduite dans la collection « Peintres de chez nous », (Ed. de La Matze, Sion) pour être progressivement accroché, non pas par le talent de Menge, que personne ne met en doute, mais par une excentricité choquante à mes yeux pendant longtemps et finalement captivante : des personnages rebondis de sa « Noce à Savièse » aux yeux tragiques de la « Sourde-muette », en passant par les affres de ses allégories et la robustesse de ses natures mortes prenantes de vie.

### Une place unique dans la peinture contemporaine

« L'histoire n'a pas tendu le fil qui relie Charles Menge à Jérôme Bosch et à Peter Bruegel l'Ancien, dont le fantastique à la fois réaliste et mystique n'aura jamais fini de nous séduire », a écrit Maurice Zermatten dans une présentation de Charles Menge.

Un poète parlant d'un autre poète. J'avoue ne pas le suivre aussi loin. D'une part, je ne vois personne de comparable à Bosch et à Bruegel ; d'autre part, Menge tient une place unique dans la peinture contemporaine. A-t-il subi des influences ? C'est à lui de le dire, car sa peinture ne le révèle ni dans sa technique ni dans la variété de ses expressions.

Peut-on d'ailleurs le qualifier de peintre du Valais, malgré l'importance de son œuvre inspirée par ce pays ? Pas plus que Chavaz, que Monnier, que Gautschi. Pas plus que les anciens Olsommer ou Bille.

Menge ne se situe pas et ne se compare pas.

On peut être agacé au début, ce fut mon cas, par ses femmes plantureuses à l'italienne, par ses personnages « miniaturisés », qu'ils soient du pays des légendes ou du pays valaisan, ou même étalés dans une bacchanale dont le mélange de pureté et de sensualité est saisissant. On peut ne pas aimer spontanément, j'en témoigne. Mais on ne peut pas rester insensible.

Pendant des semaines, sur ma table, le livre sur Menge, je l'ai donc pris et repris, vu et revu, regardé, découvert enfin. J'ai mâché et remâché des définitions de Maurice Zermatten : peintre visionnaire médiéval, peintre de la fête du vignoble, peintre de l'allégresse, peintre du merveilleux naïf et raffiné.

### « Au-delà des techniques picturales »

Et pour moi, longtemps, ces mots et cette peinture ne collaient pas.

J'écris à la montagne ; le temps est

gris ; il neige à moins de mille mètres d'altitude.

J'ai repris Menge. Cinquantième, centième fois ? Je ne suis pas comptable de mes impulsions ni de mes besoins de connaître, de comprendre, d'aimer.

C'est alors que Menge m'a sauté aux yeux et au cœur. Non pas en partant d'une comparaison — « Cette parenté avec les grands maîtres des Flandres, pourquoi Charles Menge ne l'avouerait-il pas avec Chagall ? », a encore écrit Maurice Zermatten — mais parce qu'il tient effectivement une place à part, une place unique, précisément parce qu'il n'est pas comparable, à l'exception peut-être de quelques paysages que je n'ai sous les yeux qu'en noir et blanc.

Profane, j'ai mis du temps à être profondément sensible au talent poétique de Charles Menge, de ce peintre, et ici je rejoins Maurice Zermatten « dont les ambitions vont au-delà des techniques picturales ».

Pierre Champion